

TIPHAINE BLEUVENN

ESMANTIUM

1. LE PALAIS D'OPALE

CHÂTEAU
D'ÂMES



Également disponibles

Réseau Royal, Camille Versi

Réseau Royal, tome 2 – Révolution, Camille Versi

Réseau Royal, tome 3 – Reconquête, Camille Versi

Réseau Royal, tome 4 – République, Camille Versi

Le Palais d'Éros, Caro De Robertis

Sylphide, Tiphaine Bleuvenn

La Captive de Dunkelstadt, Magali Lefebvre

Lady Orgueil et Mister Préjugés, Bianca Marconero

La Malédiction de Waterdown, Maria Levski

Le Tableau du Hampshire, Amira Benbetka Rekal

Rosebridge Academy, Amira Benbetka Rekal

Les Ombres de Dambreville, Lady Raven

Les Chroniques des Winchester – Royally fake, Caroline Peiffer

L'été où j'ai contrarié un prince, Stella No

www.editions-chateaudames.com

© Château d'âmes, une marque des Éditions Jouvence, 2026

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

ISBN: 978-2-940787-16-6

Correction: Vediteam

Couverture (illustrations et design): Studio Piaude

Mise en page: SIR

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays.



AVERTISSEMENT

Cet ouvrage contient quelques scènes d'action violentes et évoque des sujets susceptibles de heurter la sensibilité du lecteur : le harcèlement scolaire, la disparition inquiétante d'un proche, le deuil, la douleur et le mal-être adolescent.

L'héroïne que vous vous apprêtez à rencontrer est marquée au fer rouge par des mots, des coups et des souvenirs incandescents qui brûlent en elle avec colère et abnégation, comme un volcan que tous pensaient éteint attendant impatiemment de se réveiller. Préservez-vous en plongeant dans son récit. Suivez votre instinct, prenez une pause si vous en ressentez le besoin... et poursuivez sereinement votre lecture.

*Votre santé mentale est **précieuse**; vous saurez mieux que quiconque comment la protéger.*



INDEX DE PRONONCIATION

Esmantium: Ès-man-ssieum

Perlbaie: Pèrle-bè

Nostal: Noce-tal

Talésia: Ta-lé-zia

Brisvence: Brise-vensse



*À tous les feux qu'on a voulu éteindre, mais dont les braises
n'ont jamais cessé de se consumer: il est temps de **brûler**.*

PROLOGUE



Quand j'étais petite, mon père m'emmenait souvent à l'animalerie le week-end, pendant que ma mère récupérait tranquillement de sa semaine de travail. C'était notre rituel, notre secret rien qu'à nous. Personne ne savait qu'il venait me réveiller, tôt le matin, pour me porter à l'arrière de sa vieille Porsche toute rouillée, un pain au chocolat entre les mains. Il piochait un album au hasard dans la boîte à gants et nous chantions à tue-tête sur les routes de campagne, fenêtres grandes ouvertes, sans peur de déranger les quelques renards de passage.

Je me rappelle encore combien ses yeux brillaient ce jour-là, juste avant... avant qu'il *disparaisse*. Un éclat étrange s'y reflétait, comme s'il observait le monde pour la première et la dernière fois. Impossible d'oublier l'exaltation et la nervosité qui l'avaient animé lorsqu'il m'avait prise dans ses bras pour me montrer une volière silencieuse au milieu de ce magasin mystérieusement dépourvu de vendeurs ou de clients.

Papa avait désigné deux oiseaux d'une main tremblante, en murmurant afin de ne pas les déranger. L'un avait sa tête posée sur l'épaule de l'autre, qui l'observait d'un œil amoureux.

Jamais je n'avais senti une telle intensité entre deux êtres.

— Ils sont trop beaux! avais-je lancé, les yeux pétillant de malice.



Et si semblables... Une seule certitude s'imposait quand je contemplais leurs plumes verdoyantes qui rougissaient à mesure que mon regard s'élevait jusqu'à leur bec : ils étaient indissociables l'un de l'autre tels des jumeaux, des doubles que rien ne saurait diviser.

— Ce sont des inséparables, avait expliqué Papa. Ils vont de pair, comme...

Il s'était interrompu, pris d'une subite quinte de toux. Bon sang ! J'avais serré les poings, me remémorant la dispute qui avait éclaté entre Maman et lui la veille au soir : elle le suppliait de consulter un médecin, « enfin ». Elle disait qu'elle ne le reconnaissait plus, qu'il était malade, « comme oncle Simon ». Je n'étais pas sûre de savoir qui était oncle Simon exactement, mais l'étrange inquiétude de ma mère m'avait contaminée. J'avais ressassé toutes les fois où Papa n'était pas rentré... ou très tard, trop tard pour que je sois encore réveillée, et j'avais pleuré en silence sur la plus haute marche de l'escalier.

— Comme... euh...

Il s'était raclé la gorge, et j'avais deviné que son regard s'était voilé quand il lui avait assuré que *si... ça allait*, avant de lui promettre qu'il se sentirait vite bien mieux qu'il ne l'avait jamais été. Ses dénégations paraissaient sincères, mais les intonations graves qui avaient coloré sa déclaration m'avaient fait frémir d'effroi. Ce n'était pas lui, ça. Ce n'était... Ce n'était *pas* sa voix. Un spasme violent m'avait secouée alors que je me précipitais au rez-de-chaussée, juste à temps pour voir Maman exploser.

Ses reproches m'avaient empli d'une étrange chaleur réconfortante. J'étais trop jeune pour m'en rendre compte, mais elle était la seule à pouvoir lui faire entendre raison. Papa s'était calmé, avait grommelé qu'il prendrait rendez-vous avec un docteur et s'était avancé jusqu'à moi. J'avais reculé, apeurée par les éclats noirs striant son regard morcelé, mais il avait posé la main sur mon avant-bras avec douceur, comme on le ferait pour apprivoiser une bête sauvage, et tandis que ses iris retrouvaient leur teinte vert-ocre habituelle, si belle et singulière, il s'était attelé à sécher mes larmes d'enfant.

J'avais mal dormi cette nuit-là, mais le manque de sommeil n'empêcha pas tous mes sens de se mettre en alerte.

ESMANTIUM – LE PALAIS D'OPALE

— Comme les cerises ? avais-je néanmoins suggéré avec candeur.

Un large sourire s'était peint sur ses lèvres fatiguées.

— Comme les cerises, oui ! Et comme les cerises, les inséparables sont tristes s'ils restent éloignés l'un de l'autre trop longtemps. Ils mûrissent et pourrissent ensemble, tels deux êtres animés d'une seule et même âme.

Mon père avait soupiré en m'observant froncer les sourcils. J'avais toujours l'impression que ses paroles contenaient un sens caché que j'étais incapable de déchiffrer.

— Je sais que tout ça est très compliqué, Rubis, mais il faut que tu prennes soin d'eux, tu comprends ? Car si l'un meurt, l'autre le suivra. S'il perd une plume, l'autre perdra la sienne.

— Ils vont de pair... avais-je répété mécaniquement.

— Ils vont de pair, oui ! Ils vont de pair.

Des étincelles azurées avaient virevolté dans ses prunelles, et de petites fossettes s'étaient creusées sur mes joues joufflues. Voilà longtemps que je n'avais pas aperçu l'éclair magique qui traversait ses yeux chaque fois qu'il les posait sur Maman ou moi. Ça... Ça m'avait manqué.

Papa avait pris une cage, les deux inséparables, et nous étions partis sans payer.

— La fin justifie les moyens, avait-il rétorqué quand je m'en étais étonnée. En plus, c'est bientôt ton anniversaire.

Ce n'était pas une raison pour les voler, mais je m'étais privée de le lui faire remarquer, me contentant de lui offrir un câlin rempli de tendresse et d'affection.

Quelque chose en moi me soufflait qu'il en avait besoin.



À mon réveil, trois jours plus tard, la cage était vide.

Les inséparables s'étaient volatilisés, en laissant pour seul souvenir une plume retrouvée sur le sol de la cuisine. La nouvelle ne serait pas facile à annoncer à Papa, c'est certain.

Papa, Papa... Encore fallait-il le trouver ! Lui aussi s'était envolé. Impossible de savoir où il était allé. À cet instant, j'aurais tout donné



TIPHAINE BLEUVENN

pour qu'il me gronde ou me reconforte à l'issue d'une leçon de morale bien méritée. Je n'ai pourtant jamais eu l'occasion de le lui dire... de lui avouer que c'était ma faute: j'avais oublié de fermer la porte de la volière après leur avoir donné à manger.

J'aurais dû refuser son cadeau. Écouter Maman pour une fois. J'aurais dû vérifier que les inséparables étaient toujours enfermés avant de m'étaler sur le canapé, toute guillerette à l'idée de regarder mon dessin animé préféré. J'aurais dû prendre conscience de la détresse de mon père quelques heures avant qu'il s'évapore à tout jamais...

Ma mère a bien essayé de sécher mes larmes, mais elle-même était trop accablée par le chagrin. Elle a suivi l'unique chemin possible pour subsister: celui pavé d'ignorance, obstrué par le déni et creusé par le vide d'une absence que rien n'a jamais su combler; ni le temps ni l'amour de sa fille.

Et moi, je me suis noyée...

Les flots d'injures, les tourbillons d'insultes ont formé une mer d'angoisses qui menace de m'engloutir et rompt un peu plus à chaque tempête la digue forgée de mes propres larmes. Ce n'est pas le sel marin qui attise mes sanglots répétés, non: c'est ce feu intérieur me consumant chaque jour davantage, ces flammes grandissantes qui brûlent mes ailes.

Rester dans le vague, sans jamais savoir si Papa va bien, s'il... s'il est en vie...

L'inconnu pour horizon, le manque comme affection.

Car le monde sans lui est plus brutal, plus cruel encore, et personne n'est là pour me protéger. Je suis seule face aux tourments. Le visage de fond est identique, mais des mots, des gestes s'y ajoutent comme autant d'intrusions dans mes pensées. Ce sont toujours les mêmes: des voleurs de sourires, des arracheurs de rêves, des tueurs d'avenirs. Des gens qui abhorrent ma simple existence, mais qui continuent de graviter autour de moi en faisant de mon cœur la cible renouvelée de leur haine irraisonnée. J'ai beau tout faire pour leur échapper, ils n'échouent jamais à me retrouver... si bien que, l'aile battante et le cœur gros, il m'est impossible de décoller, de m'envoler vers ces étoiles qui me font tant rêver.

Et pourtant je continue d'y croire, comme s'il m'était encore permis d'espérer.

PARTIE I

L'ESPION
ET LA LYCÉENNE



RUBIS

Je hais Victor-Hugo.

Pas l'écrivain. Le lycée. *Mon* lycée, plus exactement.

Une prison qui n'en porte pas le nom.

Voilà maintenant deux heures que je me suis enfermée dans la dernière cabine au fond des toilettes des filles – ma cellule préférée. Je n'aime pas manquer les cours, mais c'était ça ou craquer. Craquer *encore*. Craquer *toujours*.

Je déteste les maths, de toute façon, et je... Je ne me sentais pas capable de supporter deux tortures distinctes en simultané : les vecteurs plus l'hostilité des autres élèves.

Comme presque tous les jours depuis quatre mois, je m'isole parce qu'ils ne m'aiment pas... et ils ne ratent jamais une occasion de me le rappeler. Je pensais que les vacances auraient calmé leurs ardeurs... qu'elles m'auraient aidée à me faire oublier, au moins, mais c'était aussi naïf que de croire au père Noël. À la seconde où la prof de français nous a demandé qui était le chef de file du Romantisme et qu'elle m'a interrogée, parce que personne ne levait la main et que j'ai esquissé un sourire compatissant qui lui a laissé croire que je connaissais la réponse, tous mes rêves de maturité et de bonnes résolutions sont partis en fumée. Non, mes congénères ne se sont pas miraculeusement transformés en anges durant les deux semaines qui nous ont tenus éloignés.

Ce ne sont pas tous des démons, bien sûr ! La plupart d'entre eux sont passifs, en vérité. Mais un regard mauvais, une remarque mesquine ou un fou rire à peine étouffé sont autant de coups portés à un cœur morcelé une fois multipliés par trente...

Pas besoin de comprendre, encore moins d'aimer les maths pour en être conscient. Il suffit d'avoir souffert.

Un soupir m'échappe. Peut-être que je hais Victor Hugo, finalement. Pas que le lycée. L'écrivain aussi. Parce que c'était *lui*, le chef de file du Romantisme. Et parce que si j'avais sorti n'importe quelle



autre réponse, de préférence anachronique comme «Proust!» ou «euh... Chrétien de Troyes?», je me serais accordé quelques minutes de répit supplémentaires avant que la tempête se déchaîne de nouveau. Mais le français a toujours été ma matière préférée, celle que je ne me suis jamais résolue à sécher. Résultat : je suis prise au piège d'un ouragan qui revient encore et encore me harceler, sans cesse déchaîné par la méchanceté gratuite des uns et la lâcheté des autres. Il possède plusieurs noms, plusieurs visages me tourmentant au fil de la journée : Kilian, le redoutable au teint cireux arborant fièrement une coupe mulot qui suscite l'admiration ou le dégoût, au choix. Fêré de muscu, il fait preuve d'un niveau de dévouement pour son corps que je crains de ne jamais réussir à atteindre. Nathan, le grand blond à la peau laiteuse, miraculeusement préservée des ravages de l'adolescence. On le croirait tout droit sorti d'une publicité vantant les mérites d'un quelconque produit anti-acné, tant il semble ne jamais en avoir fait les frais – merci, la génétique ! Il m'arrive pourtant régulièrement de rêver de le voir arriver au lycée entièrement recouvert de pustules. Salomé, la rousse flamboyante qui cache toujours les magnifiques taches de rousseur constellant son front derrière une frange épaisse mal disciplinée. Ses complexes paraissent aussi nombreux que les vacheries qu'elle me balance à la figure chaque fois que j'ai le malheur de la croiser, mais ils ne sont ni une excuse ni un passe-droit.

Kilian, Nathan, Salomé... Trois amis, trois lycéens soudés, unis contre une seule et même cause désespérée : moi, Rubis.

Pourquoi ?

Sincèrement, je ne sais pas. Peut-être n'y a-t-il pas de véritable raison... À moins que ce soit à cause de mon poids ou de mes notes légèrement supérieures à la moyenne. Tout ce qui contribue à me placer en marge de la norme, comme tant d'ados n'ayant jamais pu ou voulu s'y conformer. Ce n'est pourtant pas notre faute si malgré tous les efforts entrepris, nous n'arrivons pas à marcher au même rythme que le reste du troupeau, si ? Peu importe qu'on soit en avance ou en retard, au-dessus ou en dessous. C'est le *décalage* qui compte.



ESMANTIUM – LE PALAIS D'OPALE

Un rire étranglé meurt au fond de ma gorge. Inutile de me voiler la face. En réalité, je sais pourquoi. On sait *toujours* pourquoi. Même si ce n'est pas juste, même si ce n'est pas bien, même si on n'y peut rien.

Dans une autre classe, dans un autre établissement, des Kilian, Nathan et Salomé s'acharnent sûrement sur Lou et ses bégaiements ou sur Romane et son monosourcil. Mais ici, dans la seconde 2 du lycée Victor-Hugo, c'est moi, Rubis, qui subis quotidiennement leurs attaques mesquines en m'efforçant de ne pas... *craquer*. Car chaque fois que j'ai le malheur de pleurer ou de crier, les rafales me giflant de toutes parts sont tellement violentes que je m'effondre sans être certaine de pouvoir me relever.

Bref. Voilà comment, dès la rentrée d'hiver, j'ai pris la mauvaise habitude de m'enfermer dans la dernière cabine au fond des toilettes des filles. Là où personne ne viendra me chercher pour m'insulter... ou pire.

Je tourne la page du malheureux livre chargé de me tenir compagnie en frottant ma joue humide d'un geste rageur, mais c'est trop tard : une larme s'est échouée sur une ligne au hasard, déformant à jamais le mot « espoir ».

— Non !

L'encre pâlit, et mon visage aussi. Halloween a beau être passée depuis longtemps, je suis plus livide qu'un fantôme. C'est presque la goutte de trop. Celle qui manque de faire déborder le vase.

Avec un nouveau soupir, je referme le roman et le glisse délicatement dans mon sac. Je prends une grande inspiration, puis encore une autre sans être sûre que ça fasse une quelconque différence, et je déverrouille la porte. La sonnerie ne va pas tarder à retentir et je refuse de rater mon ultime cours de la journée – la physique-chimie... avec ses travaux de groupe trop fréquents à mon goût.

En sortant, je croise le regard peu amène d'une autre élève qui m'observe avec répugnance. Nous ne nous connaissons pas. Pourtant, elle me déteste déjà. J'imagine sans mal ce qu'elle a entendu à mon sujet, et mon estomac noué ressasse mes craintes dans une série de borborygmes gênants. Je me lave les mains pour faire bonne figure, mais fuis mon reflet dans le miroir. Je n'ai pas besoin de l'entrevoir pour deviner que mes yeux bruns sont encore rougis, les premières mèches de mes cheveux châains,



TIPHAIN BLEUVEN

grasses et décoiffées à force d'avoir été nerveusement replacées derrière mes oreilles, et mes cernes immenses, comme d'habitude. J'en ai toujours eu, mais ni les enseignants, ni les surveillants, ni moi n'ignorons que mes insomnies à répétition les aggravent. Chacun de nous s'efforce cependant d'en faire abstraction parce que ce n'est pas beau à voir et que c'est un problème – un de plus – que personne ne veut régler.

Vlan!

La porte claque. Je sursaute.

La fille est partie; je suis seule de nouveau. J'hésite à retourner me cloîtrer dans mon sanctuaire plein d'urine et d'injures gravées sur les murs, mais je prends mon courage à deux mains et m'aventure enfin dans les couloirs.

À tort.

GAUTHIER

Elle a pleuré. *Encore.*

Ma prise se resserre sur le diamant négligemment abandonné dans ma paume tandis que ce constat amer s'impose à moi. Ce n'est pas une surprise, bien sûr. Voilà des semaines que j'observe ma *cible* sombrer face aux assauts constants de ses camarades là où elle devrait briller, étinceler, rayonner... Tout ça parce qu'elle a eu le malheur de trop les éblouir.

— Eh, l'intello! aboie une voix sur sa droite. T'étais où? Tu t'crois trop bien pour suivre les cours de géométrie, maint'nant?

Je me plaque contre le mur le plus proche pour éviter toute collision importune en réprimant une grimace de dégoût. Nathan, son harceleur, attendait depuis cinq minutes qu'elle sorte des toilettes pour l'assaillir d'une nouvelle attaque dont – je le devine à l'inquiétude qui se peint sur ses traits tirés – elle aura du mal à se remettre. Ma cible a atteint ses limites... et même si je sais que cette souffrance lui servira par la suite, je crains de ne pas être loin d'atteindre les miennes.

— C'est là qu'tu te planques? insiste Nathan. Pas étonnant qu'tu pues la merde!

Un autre garçon se matérialise à sa gauche. Plus âgé, mais moins assuré et tout aussi stupide: Kilian, le mouton esseulé suivant aveuglément son berger.

Je dois me concentrer davantage pour rester *invisible*. Mes pouvoirs se rebellent, dictés par la profusion de sentiments négatifs se succédant dans mon esprit d'ordinaire peu perméable aux attaques émotionnelles extérieures. Irritation. Colère. Pitié. Angoisse. Il m'est... difficile de laisser deux adolescents en malmener une autre en toute impunité. Mon sens moral est pourtant loin d'être exemplaire, mais... je supporte de moins en moins la scène qu'ils rejouent chaque jour sous mes yeux déjà remplis de la haine croissante que j'éprouve à leur égard.

Ils n'ont pas conscience du mal qu'ils lui font, *eux*. Ils ne la voient pas s'agripper de toutes ses forces aux lanières de son sac à dos lorsqu'elle



TIPHAIN BLEUVEN

franchit les grilles du lycée ni s'efforcer de retenir ses larmes en entendant les rumeurs nauséabondes qu'ils colportent sur elle aux interours... et ils imaginent encore moins les cauchemars qui hantent ses nuits. Je suis le seul, je crois, à distinguer le mal-être dissimulé derrière ses prunelles innocentes du faux sourire qu'elle plaque sur ses lèvres.

Même sa mère s'y est laissé tromper.

— Pourquoi tu réponds pas? s'acharne Nathan.

Il la bouscule; elle manque de tomber. Le diamant s'enfonce dans ma chair. Je fais appel à tout mon sang-froid pour m'empêcher d'intervenir. La cible hoche timidement la tête, sans pour autant réussir à articuler le moindre mot. Je me force à reculer d'un pas, soucieux. Je surprends le regard d'un pion les épiant depuis son bureau. En bon lâche, il les surveille, mais n'intervient pas, jugeant que la situation n'est pas assez désespérée pour qu'il intercède. Comme moi.

Mais *contrairement à moi*, cet incapable n'est pas mandaté par une reine millénaire pour surveiller l'Avènement d'une sorcière censée assembler la gemme ultime à l'origine de la magie qui coule dans mes veines... et qui sommeille encore dans les siennes: l'Esmantium.

RUBIS

Pour tout le monde ou presque, « Nat' » est le cliché du mec populaire qu'on ne peut qu'aduler. Le genre de gars bon délire et sans prise de tête qui garantit le succès de chaque soirée et dont l'absence au bahut est presque plus redoutée qu'une interro surprise. Mais *pour moi*, Nathan est un bourreau. Et je suis son souffre-douleur attitré depuis quatre horribles, pénibles, interminables mois.

Il m'accoste, à peine les grilles franchies, pour se foutre de mes Converse trouées, de mes pores dilatés ou de n'importe quelle autre débilité qu'il transformera aussitôt en complexe. Il me jette des miettes de pain à la pause-déjeuner parce que « c'est marrant », mais surtout parce qu'il se fout du gaspillage alimentaire et du respect des agents d'entretien. Il vire mon voisin de classe à chaque travail de groupe et zieute mes copies pendant les contrôles. Le pire, c'est que je le laisse faire... car je sais qu'il m'en fera baver dix fois plus si j'ai le malheur de cacher ma feuille avec mon bras ou de me retrancher derrière le manuel érigé entre nos copies, mesure anti-triche ridicule qui ne me préserve même pas de ses regards mauvais. Oh, et bien sûr, il me suit aux récréés comme si j'étais une petite souris qu'on s'amuserait à effrayer.

Pas à toutes, heureusement. Seulement à celles où il s'ennuie comme un rat mort.

Mais ces incidents répétés suffisent à me faire mourir de trouille, de honte et de culpabilité dès que je songe au lycée. En résumé : c'est l'enfer.

J'en ai parlé au CPE, peu avant la Toussaint. Il m'a dit d'attendre, de ne pas m'inquiéter. « Certains élèves mettent parfois plus de temps à s'intégrer. » Ce sont ses mots. Un sanglot s'est formé au fond de ma gorge quand j'ai réalisé qu'il n'avait pas pris la pleine mesure de la situation. Pire : j'ai eu l'impression que c'était ma faute, que j'étais plus coupable que victime de l'hostilité de mes camarades, voire que je la provoquais car je n'étais pas assez sociable, pas assez *normale* à leurs yeux. Avec un sourire qui se voulait encourageant, le CPE m'a recommandé de m'ouvrir



davantage et d'aller vers les autres en ignorant mes persécuteurs. « Ils arrêteront quand ils en auront marre », a-t-il décrété. J'ai essayé d'appliquer ses conseils, vraiment, mais Nathan ne s'est pas lassé. Kilian et Salomé non plus. Alors, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai retoqué à sa porte, parce que j'étais arrivée à court de mouchoirs et que je me sentais épuisée – tellement, *tellement* épuisée. Cette fois, il a compris. Il a convoqué Nathan le lendemain.

Depuis, tout a changé, mais définitivement pas pour le mieux : mon bourreau me martyrise moins car il a délégué certaines de ses mesquineries à Kilian et à Salomé, qui se font un plaisir de me flageller à sa place, si bien que mon supplice ne s'est pas divisé : il a triplé.

Après tout ce temps perdu à me battre et les nouvelles plaies que mon ego blessé a dû panser, j'ai appris ma leçon : mieux vaut faire comme si de rien n'était et attendre que l'année se termine.

Même si nous ne sommes qu'en janvier et qu'une éternité me sépare encore du mois de juin.

Même si rien ne me garantit que cet acharnement s'arrêtera une fois que je serai rentrée en première.

Même si je ne suis pas certaine de survivre à ce raz-de-marée quotidien.

Même si ce qui m'effraie plus que Nathan, Kilian et Salomé combinés, c'est baisser les bras. *Craquer* et me retrouver brisée, incapable de me rendre au lycée ou... ou juste de subsister. Parce que je ne peux compter que sur moi depuis toujours et mon moral est aussi fragile qu'une allumette sur le point de se rompre, quand ils sont dans les parages : ils pourraient si facilement me broyer que je doute de trouver la force nécessaire pour me maintenir en vie. Je suis fatiguée de m'accrocher, fatiguée de lutter... fatiguée d'exister. Alors, je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour *ne pas* craquer.

Même si c'est pathétique.

Même si mes notes sont en chute libre.

Même si le violent coup que Nathan me décoche à l'estomac suffit à me prouver que l'ignorance ne fonctionne pas. Qu'elle ne suffira jamais.

— Aïe!

ESMANTIUM – LE PALAIS D'OPALE

Je me mords l'intérieur de la joue, mais c'est trop tard. Le hurlement de douleur m'a échappé.

— C'est bon, c'était pour rire, minimise Kilian.

— On se voit en physique! plastronne Nathan en me dépassant.

Mes yeux papillonnent en direction de l'horloge surplombant le mur d'entrée du lycée, chassant les larmes qui menacent d'inonder mon visage. Il est 15 h 48. Je suis en retard.

J'inhale l'air vicié à pleins poumons, téméraire, mais je manque de m'étouffer avec ses relents chargés de toxicité.

— Bon sang...

Il y a des jours où je me demande à quoi... à quoi ça sert de respirer quand plus rien ne nous inspire. Et plus le temps passe, plus je peine à faire taire la petite voix qui me souffle «à rien!» chaque fois qu'un sanglot rebelle s'échappe de mes lèvres.

Sans que je cherche à réfréner leur mouvement, mes pieds s'actionnent d'eux-mêmes vers l'extérieur. Tant pis pour mes résolutions. Tant pis pour la physique-chimie. Tant pis pour le lycée. Je veux juste rentrer chez moi. Alors je fuis, car c'est ce que Victor Hugo m'a enseigné.

Après tout, lui aussi s'est exilé...

RUBIS

Comme si cet aprèm n'était pas déjà assez pénible, j'ai raté mon bus.

Je suis restée en proie aux assauts constants de la pluie et du vent, car je craignais que mes bourreaux n'en aient pas fini avec moi. J'aurais dû revenir sur ma décision et partir en cours, prétextant un retard que personne n'aurait jugé crédible, mais je n'en ai pas trouvé le courage, alors... je suis restée seule dans l'abri à tourner les pages de mon roman désormais gorgé de larmes, tout en me préparant mentalement au nouveau calvaire qui allait suivre. Inutile de préciser que je n'ai pas retenu un traître mot des trois chapitres qui se sont succédé sous mes yeux fatigués.

Je me risque à jeter un œil à l'endroit où Nathan m'a frappée quand personne ne regarde dans ma direction. J'ai de plus en plus mal au ventre; sans surprise, mes soupçons se confirment: un beau bleu se forme déjà sur mon abdomen, succédant à celui d'avant les vacances.

Je soupire de dépit autant que de douleur. C'est bien la preuve qu'il réussit toujours à m'atteindre! Quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise! Il n'en était pas à son coup d'essai tout à l'heure, et je le connais trop bien pour savoir qu'il considère le poing qu'il m'a décoché dans l'estomac comme une simple mise en jambes.

Je m'oblige à inhaler et exhaler à allure régulière tout en me répétant: «Tu as été forte aujourd'hui. Ce n'est pas le moment de craquer. Tu as pu compter sur toi, comme toujours. Tant que *tu* tiens, tant que *tu* es là, alors Nathan ne gagnera pas...» Et je conclus avec plus d'amertume que de triomphe «et surtout, *tu* ne perdras pas», en baissant mon T-shirt pour dissimuler l'ecchymose à la vue de tous, à commencer par la mienne.

Je sais d'expérience qu'il vaut mieux l'ignorer. C'est plus facile comme ça. Se concentrer sur la douleur n'a jamais aidé personne...

16 h 40. La sonnerie retentit à l'entrée du lycée. Je serre les dents, pas encore prête à affronter le déluge de moqueries sur le point de déferler sur m...



ESMANTIUM – LE PALAIS D'OPALE

— Eh, bouffonne! beugle Nathan en surgissant devant moi.

Mon corps se crispe aussitôt. Non, pas lui! Pas maintenant. Pitié! Faites que mon tortionnaire se lasse rapidement.

— T'as *encore* séché? raille-t-il pourtant, histoire de me faire culpabiliser davantage.

Je me mords les lèvres pour m'empêcher de lui rétorquer: «Oui. Je ne pouvais pas supporter de me retrouver cinquante-cinq minutes de plus dans la même pièce que toi.»

— C'est parce que tu t'crois mieux qu'moi qu'tu réponds pas?

Non, sale con: c'est parce que tu passes ton temps à emmerder les autres.

Je déglutis avec difficulté, ignorant d'où me vient ce sursaut de violence inhabituel. Qu'est-ce qui me prend tout à coup? Pourquoi les mots de Nathan m'atteignent-ils si frontalement, frappant mon cœur avec une intensité désarmante alors que j'ai consacré l'après-midi à ériger des barrières pour m'en protéger?

— T'es qu'une putain de salope, conclut-il vulgairement en insistant sur le dernier mot.

Et toi, un connard misogyne même pas fichu de trouver une insulte un tant soit peu origi...

— Eh!

Nathan me pousse contre la vitre, sans tenir compte des quelques élèves qui nous ont rejoints et détournent vite le regard, mal à l'aise.

— A... arrête! S'il te plaît.

— Ça y est, t'as retrouvé ta langue? me crache-t-il au visage.

Je cherche à me dégager, mais il me maintient fermement contre la paroi en verre humide et glacée jusqu'à ce que tous mes muscles se contractent et que je cesse de respirer. Comme si mon corps se préparait à mourir maintenant. Comme si une part de lui, torturée et désespérée, en avait toujours eu secrètement envie et ne parvenait plus à se projeter dans la solitude paisible à laquelle il a tant aspiré.

Comme si je ne méritais pas de vivre, tout simplement.

Mais l'air n'appartient pas plus à Nathan qu'à moi, et mes poumons se gonflent de nouveau quand je le force enfin à reculer, s'emplissant d'oxygène jusqu'à m'en donner la nausée. Le sang ne fait qu'un tour



dans mes veines à l'instant où son regard croise le mien, faisant miroiter ses pensées les plus infâmes.

— Pourquoi *moi*? attaqué-je. Pourquoi me considérer comme ton souffre-douleur attitré?

Il titube sur la chaussée et laisse échapper un rire gras. Ma respiration ne s'apaise pas.

— Te donne pas plus d'importance que t'en as, sale conne... marmonne-t-il en sortant un paquet de tabac de la poche arrière de son jean.

Je l'observe rouler sa clope avec un dégoût mal dissimulé, m'attardant sur les boucles blondes qui encadrent sa gueule d'ange. *Tout le monde* sait ce qu'il me dit, ce qu'il me fait, mais *personne* ne dénonce jamais ses actions. Parce que Nathan n'agit que « pour rigoler », pas « pour blesser ». Pourtant, les plaies à panser sont bel et bien là ! Elles suintent de mon cœur comme sur ma peau, peu importe la nature de ses intentions. Il me... Il m'effraie tellement que je reconnais à peine la vision d'horreur se reflétant dans le miroir dès que je me motive à sortir des toilettes des filles pour me risquer à arpenter les couloirs. *Mon visage*. Mon visage bouffi par les larmes et de plus en plus déformé par ma propre terreur.

Nathan est un cauchemar à lui seul depuis le jour funeste où il a décidé de faire de ma vie un enfer. Lui, oui. Lui plus que les autres. Il m'a prouvé plus d'une fois qu'il était capable de tout – à commencer par le pire –, si bien que je crains que chaque seconde de plus passée en sa compagnie ne me rapproche de ma fin... car Nathan n'est pas qu'un démon : pour moi, il est avant tout une malédiction.

Et plus le temps passe, plus je doute de trouver le contresort qui réussira à m'en libérer.

— T'en veux une? hasarde-t-il en me tendant la cigarette qu'il tenait entre ses lèvres.

Tous mes sens sont en alerte tandis que je me réfugie à l'extrémité du banc en métal, comme si je pouvais magiquement disparaître dans l'angle de l'abri. À quel jeu tordu m'obligera-t-il à prendre part cette fois?

— C'est bien c'que j'pensais, pouffe-t-il.

ESMANTIUM – LE PALAIS D'OPALE

Il inhale une bouffée de tabac et s'avance vers moi, un sourire carnassier dévorant sa face de rat, tel un prédateur s'apprêtant à bondir sur sa proie. Mon corps se crispe, électrifié par le courant maintenant mes nerfs sous tension. Autour de nous, les autres se sont éloignés, préférant fuir plutôt que m'aider. Je me mords les lèvres, refusant de montrer à Nathan l'ascendant qu'il a sur moi. Il a déjà suffisamment conscience de l'abîme qui régit mon esprit pour que je l'autorise à y creuser davantage, terrifiée à l'idée qu'il déterre mes secrets les plus intimes.

Ceux que je n'ai jamais pu confier à personne, pas même à ma mère.

— J'te dérange? souffle-t-il près de mon oreille.

Il n'est plus qu'à quelques centimètres de moi à présent.

— ...

Je vais le tuer.

— Allez, grosse salope... susurre-t-il en faisant tourner sa clope entre ses doigts. C'est pas une taffe qui va te tuer, si?

Il se rapproche encore et je comprends – trop tard – qu'il va me brûler.

Et signer son arrêt de mort par la même occasion.

Quand le bout rougi de sa cigarette entre en contact avec ma joue mordue par le froid, je recule instinctivement, me plaquant contre la vitre, mais je ne sens rien. Ni peur ni douleur.

Rien.

Contre toute attente, contre toute raison, Nathan ne m'a pas fait mal.

Pas cette fois.

Il continue de presser son mégot contre ma peau sans que quiconque souffle mot. Je m'aperçois que la plupart des lycéens gardent le nez plongé sur leur téléphone quand j'ancre mes yeux dans les siens, animée par une soudaine force vive qui m'enflamme tout entière.

L'heure de la revanche a sonné, pauvre imbécile.

— Qu'est-ce que...

Nathan n'a pas le temps d'achever sa phrase avant que sa cigarette ne lui soit brutalement arrachée des mains par une violente bourrasque. Nous fronçons tous les deux les sourcils, dérouterés, mais une intuition domine rapidement mon étonnement et me suggère d'en profiter pour m'éloi...

BOUM.



TIPHAIN BLEUVEN

J'ai à peine trébuché sur la chaussée que les vitres de l'abri explosent.

Pourtant, ce n'est que lorsque le hurlement de Nathan me perce les tympans que je comprends que, contrairement à moi, son instinct ne l'a pas sauvé. Des bris de verre se sont logés dans ses mains, son cou, son visage, maculant sa peau d'étoiles rougeâtres qui dessinent bientôt une constellation cruelle de part et d'autre de son corps tuméfié.

— Bon sang...

Les élèves rassemblés à proximité se précipitent à ses côtés, composant le numéro du SAMU à une vitesse qui me sidère. Ils... Ils faisaient quoi pendant qu'il m'agressait? Personne ne se souciait de moi, là! C'est peut-être bête, mais ça me fait presque aussi mal d'être la fille impopulaire que chacun préfère ignorer, de... prendre conscience que j'aurais tout aussi bien pu crever dans un coin sans que ça leur fasse rien; car il est humiliant de constater que votre vie n'a aucune valeur aux yeux de ceux que vous êtes forcé de côtoyer au quotidien...

Dans un état second, je me laisse tomber sur le bitume sans remarquer le bus qui s'engage dans la rue.

NON!

Ce n'est que lorsqu'une autre bourrasque me projette brusquement sur le trottoir que deux évidences s'imposent à moi.

1. J'ai failli me faire écraser.

2. Le vent ne m'a pas sauvée. Ni cette fois ni celle d'avant.

J'ignore si c'est le choc ou l'hébètement qui m'incite à lever la tête à cet instant. Pourtant, lorsque mon regard vaguement hagard se braque sur une silhouette masculine enveloppée dans des volutes de fumée, là, dans les fourrés faisant face au lycée, j'ai l'étrange certitude de ne plus être seule face à l'adversité. Ni maintenant ni... *Ni jamais.*

L'illusion se dissipe, mais à travers le nuage de doutes et de souffrances qui nous séparent encore l'un de l'autre, j'entrevois deux iris bleus – profondément et immensément bleus – vrillés sur moi.

Elle m'a vu;

moi qui l'ai observée

pendant des mois...

des semaines...

une éternité.

Parce qu'il l'a blessée,

et j'ai voulu le tuer.

Quand il a osé l'incendier,

mon cœur

a

explosé.

Un frémissement,

une pensée,

et tout s'est arrêté.

Il agonisait... Elle respirait!

Je me suis blâmé,

mais son souffle saccadé m'a remercié

tandis que les battements de mon cœur affolé s'apaisaient

et me hurlaient: «Disparais!»

Je me suis enfui,

non sans risquer un dernier regard...

Elle a compris;

mais c'était trop tard.

Je désespère de la revoir... de savoir
si **elle** va bien, si **elle** se souvient
assez pour douter

~~de tout~~
~~ce qui~~ ~~l'a toujours~~
~~entourée~~

de l'incendie qui a manqué de la consumer
lorsque **son** corps s'est embrasé
et que mon âme
a cessé d'exister.

RUBIS

Je n'ai pas suivi la silhouette. J'aurais dû.

Comme souvent, mes craintes ont primé sur mes envies. J'ai préféré me retrancher dans le bus, fuyant honteusement Nathan et les tessons de verre enfoncés dans sa peau. J'avais trop peur que quelqu'un m'accuse de l'avoir blessé pour oser m'attarder et laisser mon regard dériver sur ses plaies profondes qui tarderont à cicatriser... En résumé: je me suis montrée lâche. Pas plus que les autres, certes... mais assez pour me décevoir.

Pourtant, je désirais plus que tout pourchasser l'inconnu, curieusement convaincue que c'est *lui* qui se trouvait à l'origine de l'étrange scène qui s'est jouée sur le parvis du lycée. À moins que je désespère de me persuader que je n'avais pas rêvé.

On ne peut pas dire que ma santé mentale soit au plus haut ces derniers temps, et j'ai conscience que ce qui s'est produit à l'instant n'a *strictement aucun sens*. Mais comment expliquer les dizaines de taches rouges qui coloraient déjà les vêtements de Nathan, l'explosion sans poudre de l'abri et les inquiétantes volutes serpentant autour de l'étranger autrement? Mon esprit n'est pas doté d'une imagination suffisamment débordante pour avoir inventé ça tout seul, c'est clair!

D'un point de vue rationnel, je ne dispose pas d'explication concrète, tangible à ce qui vient de se produire. Mais *je sais* ce que j'ai vu, et même si je me fais rarement confiance, quelque chose en moi ne cesse de me crier qu'il s'agit de la vérité. Que je n'ai... Que je n'ai pas halluciné.

Dans ce cas, à qui appartiennent les yeux bleus qui m'ont captivée? Et pourquoi m'avoir sauvée? Car c'est bien ce qui s'est passé: le dernier coup que Nathan m'a porté, armé de son mégot calciné, aurait *dû* laisser une marque indélébile sur ma peau. Mais j'ai beau scruter encore et encore ma pommette dans le reflet que m'offre l'écran de mon téléphone, le constat est le même: elle est intacte. Comme si personne ne l'avait touchée, comme si Nathan n'avait jamais levé la main sur moi.



TIPHAIN BLEUVEN

Une série de frissons me ramène à la réalité. Mon corps a beau être en état de choc, même la brise hivernale ne suffit pas à refroidir mes doigts brûlants quand je descends enfin à mon arrêt.

J'ai survécu à cette journée. Tôt ou tard cependant, j'aurai de nouveau affaire à Nathan et sa bande, et je paierai le prix fort pour ce qu'il a subi malgré moi... malgré lui. En attendant, je devrais profiter de ce temps de répit pour souffler et rattraper les cours que j'ai manqués.

Mais quand l'ombre de mon manoir se profile au détour d'un virage, je sais d'avance que je n'en ferai rien. Car je veux savoir. Et plus que tout, je veux *le revoir*.

GAUTHIER

J'ai merdé. Et à cause de mon erreur pathétique, la cible m'a repéré.

Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même, c'est certain, mais putain, qu'est-ce que c'est *rageant*! Voilà des mois que je suis cette fille presque tous les jours en attendant avec plus ou moins de patience qu'elle se révèle à elle-même, et il ne m'a fallu qu'une minute pour tout gâcher.

Je devais me contenter de l'observer. Ce n'était quand même pas si compliqué!

Si je n'avais pas bondi de rage depuis l'arbre derrière lequel je m'étais dissimulé, si chaque cellule de mon corps ne m'avait pas soufflé de l'éloigner du connard qui a osé la toucher, si je n'avais pas cédé, tout serait terminé. Elle serait officiellement devenue une sorcière en se laissant submerger par la rage contre laquelle elle ne cessait de lutter chaque fois qu'elle avait le malheur de songer à son harceleur, et ma reine m'aurait rappelé à elle afin que je continue de la traiter avec juste ce qu'il faut de déférence pour l'empêcher de me faire exécuter. Il n'y aurait plus de filatures idiotes à travers ce village aussi mort qu'un cimetière surpeuplé, plus de nuits perdues à voir ma cible se tourner et se retourner dans son lit à force de cauchemars, plus de samedis après-midi à la regarder s'assoupir sur son canapé après avoir passé la journée à rattraper son retard accumulé dans les nombreux cours qu'elle a séchés.

Sauf que je suis intervenu, m'attribuant un rôle dans la vie d'une fille pour qui je ne devais rester rien de plus qu'un simple spectateur. Un étranger qu'elle ne soupçonnerait pas d'avoir infiltré sa vie. Mais à cause de mon incapacité momentanée à contenir mes émotions, elle m'a *vu*, et je ne trouve rien de mieux à faire que de continuer à l'espionner, escomptant naïvement qu'elle occulte la scène hallucinante qui s'est déployée sous ses yeux ébahis.

Autant dire que c'est peine perdue... mais je ne peux pas me permettre de m'immiscer davantage dans son quotidien, au risque de compromettre ma mission dans son intégralité.



Ma propre bêtise m'exaspère. Je vais devoir la surveiller encore plus étroitement désormais. Et m'assurer que le crétin qui la malmène au quotidien ne la tourmente pas davantage, sans pour autant le terroriser.

Il a dépassé toutes les limites, cet après-midi – à commencer par les miennes. J'ai été pris d'une subite envie de meurtre lorsqu'il a enfoncé son poing dans le ventre de ma cible, et j'ai cru vriller quand il l'a poussée contre la vitre. J'ignore toujours ce qui m'a empêché de le tuer, pour être franc... et je regrette presque de m'être contenu, à présent. Peut-être est-ce cela, ma véritable erreur. Ça n'aurait pas été la première fois que j'ôte la vie à quelqu'un, au demeurant. Et certainement pas la dernière.

Mais j'essaie de faire mieux, depuis peu. Ou, à défaut, de me donner bonne conscience. Je sais que la solution – et sans conteste l'option la plus simple – consisterait à le laisser persécuter ma cible jusqu'à ce qu'elle explose enfin, sauf que... ça me paraît trop *inhumain*.

Ma propre hypocrisie me dégoûte. N'était-ce pas mon plan initial? L'épier jusqu'à ce que son tempérament de feu, décuplé par ses hormones adolescentes, la consume suffisamment pour qu'elle comprenne qu'elle n'est *pas humaine*, à l'instar de tous les mages qui l'ont précédée sans avoir la chance d'être issus d'une lignée de sorciers, et donc entourés de proches habilités à les guider?

Tout ce que j'avais à faire, c'était veiller à ce qu'aucune créature avide de pouvoir ou opposée à la politique royale ne détecte son potentiel et ne cherche à s'approprier sa magie ou son libre arbitre. C'était une mission comme une autre, certes pas simple, mais pas pour autant impossible. Alors pourquoi, *comment* ai-je pu échouer si lamentablement sans même avoir la décence d'hésiter une seconde avant de voler au secours de cette pauvre créature? Je n'ai pas agi par compassion, encore moins par bienveillance. La... cible a réveillé un instinct enfoui si profondément en moi que j'en ignorais l'existence même, et ce faisant, elle m'a ensorcelé. Assez pour que je quadrille le périmètre entourant son manoir délabré *trois fois* avant de me laisser tomber dans le buisson qui donne sur la fenêtre de son salon – mon point de chute habituel.

Durant mes multiples tours de garde, j'en ai eu, des occasions de réfléchir à ma présence ici. Comment Opale, ma souveraine, voit-elle en

cette ado *a priori* commune, ordinaire, la sorcière qui parviendra à rassembler les fragments épars de l'Esmantium? La cible ne paraît prédisposée à aucun talent particulier, si ce n'est celui de dévorer chaque livre qui repose dans l'immense bibliothèque encadrant sa cheminée. Récemment, cependant, elle semble y trouver moins de réconfort qu'à l'accoutumée. Comme si les mots qu'on lui lançait à la figure étaient trop forts pour que ceux de ses romans préférés parviennent à les contrer.

Ça m'inquiète. Mes fonctions ont beau exiger que je sois plus froid que le marbre recouvrant la salle de trône d'Opale, une colère sourde brûle en moi, sans cesse attisée par les remarques que je surprends aux abords de son lycée. J'aurais dû me montrer plus vigilant, refuser de croire mon ego quand il martelait que non, bien sûr que non, cette fille ne me faisait pas pitié.

Il faut croire que je me suis surestimé.

Rubis m'a charmé par sa résilience et sa candeur. Je m'agace de la voir prôner l'indifférence autant que je me demande comment elle réussit à prendre sur elle pendant des heures avant de s'effondrer à la seconde où elle franchit la porte de son manoir.

Parfois, les larmes dévalent ses joues lorsqu'elle descend du bus, la secouant de sanglots de plus en plus violents à mesure qu'elle progresse sur le chemin sinueux la menant au porche décrépi qui l'accueille de ses grincements incessants. Ces jours-là, je me surprends à serrer les poings pour m'empêcher de lui offrir un mouchoir ou de sécher de mes propres mains ses pleurs qui me révulsent tant.

L'air se bloque dans ma poitrine lorsque je l'aperçois là, au bout du sentier, aussi tremblante qu'une feuille malmenée par le vent. Mes ongles s'enfoncent dans ma chair; ils y laisseront des marques qu'il me faudra penser à dissimuler. J'imagine déjà *Rubis* soulever le pot de fleurs accolé à sa boîte aux lettres afin d'en extraire un trousseau de clés – une précaution d'usage depuis que son bourreau a jeté le sien dans les égouts lors d'une sortie au musée – et déverrouiller la porte d'entrée, quand elle s'arrête face à mon buisson.

Je cesse de respirer, persuadé qu'elle m'a repéré, jusqu'à ce qu'elle tourne les talons et reprenne sa routine habituelle. Mais plus rien

n'est pareil, désormais. Le peu d'innocence qu'elle conservait encore s'est envolé à l'instant où la cigarette s'est écrasée sur sa peau, là où seul le froid mordant de l'hiver a caressé sa joue. Elle aurait pu croire qu'elle avait rêvé si je n'avais pas fait exploser toutes les vitres de l'abri de bus et manqué d'assassiner son persécuteur en lui plantant des milliers de bris de verre dans le corps.

La plupart des fragments sont retombés par terre sans lui causer le moindre mal, à l'exception de certains morceaux plus tranchants que j'ai laissés lacérer sa peau. C'était une manière de rétablir l'équilibre pour chacune des plaies – visibles ou non – qu'il lui a infligées.

Et même si *je sais* que je devrais m'en vouloir, je ne regrette absolument rien maintenant, tandis que je vois Rubis éclater en sanglots sur son canapé molletonné sans personne pour la serrer dans ses bras et lui affirmer que «c'est promis, tout finira par s'arranger».

Quand son téléphone sonne, je me rapproche de la fenêtre – je crains que Nathan ait ordonné à l'un de ses sbires de la harceler en son absence. À l'aide de mes pouvoirs, je force l'air à se frayer un chemin jusqu'au son émanant de l'appareil, puis à me le rapporter malgré le mur qui nous sépare, ma cible et moi. Le «Maman?» qui s'échappe de ses lèvres me soulage autant qu'il m'irrite. C'est moins une question qu'un cri solitaire, lancé dans les airs telle une bouteille à la mer... Elle entretient une relation particulière avec sa génitrice. Malgré le lien étroit qui l'unit à elle, Rubis pâtit de son absence: sa mère n'est présente que lorsqu'elle ne l'est pas et prétend ne rien percevoir de sa détresse tandis que j'observe avec horreur son déclin émotionnel depuis le premier jour où j'ai posé les yeux sur elle. L'équipe éducative n'est pas plus réactive. Je vois bien que certains enseignants se sont aperçus du mal-être de Rubis, mais je ne suis pas certain qu'ils aient conscience de la gravité de la situation ni des conséquences que cela engendre sur son quotidien. Cours manqués, chute des notes, perte de confiance en elle... Tout cela ne dépend que d'une seule et même cause: le harcèlement que Nathan et ses sbires lui font subir.

C'est ce qui m'agace le plus, je crois. La conviction que tout serait différent si Rubis en avait parlé à sa mère. La direction de l'établissement

ESMANTIUM – LE PALAIS D'OPALE

aurait été alertée, et n'aurait pas eu d'autre choix que de s'entretenir avec les agresseurs, puis de les sanctionner. Si un adulte... *quelqu'un* s'était battu pour elle, ma cible aurait cessé de se renfermer sur elle-même, condamnée à souffrir en silence.

Il m'est arrivé de laver quelques assiettes à sa place dans un vain espoir de la décharger, et je chasse parfois la poussière accumulée sur ses bibliothèques d'un simple sortilège, je l'avoue. Elle est bien trop préoccupée par ses problèmes pour le remarquer, de toute manière. Je ne risque rien.

Je réalise toutefois combien ces interférences anodines en apparence constituaient un signe avant-coureur de mon échec à venir: j'étais et demeure incapable de me tenir à l'écart de sa vie. Pas seulement par compassion. Par curiosité, aussi. J'ignore pourquoi Rubis m'intrigue là où personne ne m'a troublé depuis mon entrée au service d'Opale, il y a deux ans. J'étais convaincu que ma volonté s'était ciselée tel un diamant, sans me douter que ma cible ferait voler toutes mes certitudes en éclats. Et tandis que je me fais le serment de rester loin d'elle, pour son bien comme pour le mien, je sais déjà que c'est une promesse que je peinerai à tenir.

Car cette fille... cette Rubis m'a touché en plein cœur.

RUBIS

Pour la plupart des gens, habiter dans un manoir est une chance. Sauf s'il manque de tomber en ruine à chaque tempête ou que votre mère est obligée de trimer tous les jours pour éponger des dettes qui ne cessent de creuser le gouffre financier que constitue votre vie, j'imagine. Voilà ma réalité.

Pendant longtemps, j'ai compris pourquoi Maman tenait tant à conserver cette bâtisse, l'ultime vestige que nous a laissé mon père. Comme si revendre sa maison – et celle de ses parents et grands-parents avant lui – équivalait à renoncer à tout espoir qu'il revienne, à... à *l'abandonner* définitivement. Et puis, j'ai grandi ici. Je n'ai rien connu d'autre que les charpentes d'inspiration gothique s'étendant de part et d'autre de la façade, les vieilles pierres grises qui nous protègent du froid glacial de l'hiver ou de la chaleur écrasante de l'été et les ardoises menaçant à tout moment de se détacher du toit, sans oublier le petit bois attenant. Difficile d'envisager mon existence ailleurs qu'entre ces quatre murs, les seuls remparts qui me préservent de la violence du monde extérieur.

Mais depuis quelque temps, je me demande si nous avons eu raison de nous raccrocher corps et âme à ce cruel souvenir du passé. Peut-être valait-il mieux tout recommencer ailleurs pour avancer, pardonner... Vivre, tout simplement! Aucune de nous n'aurait oublié, aucune de nous n'aurait cessé de croire au miraculeux retour de Papa... et je me serais probablement mieux intégrée au lycée si nous avions déménagé dans la ville d'à côté au début de ma troisième, au lieu de rester moisir dans ce village isolé.

Maman passe son temps à s'endormir dans sa voiture à peine rentrée au manoir après l'un de ses services épuisants à la crêperie. Elle aurait pu travailler moins, être plus présente... J'aurais pu lui parler de mon mal-être pour que nous trouvions ensemble une solution à ce problème...

Un courant d'air se faufile à travers les carreaux cassés de la véranda attenante au salon, provoquant une série de frissons le long de mes avant-bras. Je resserre le plaid tartan autour de mes épaules et m'aventure dans



la cuisine pour y enfourner une pizza. Ça ne plaira sans doute pas à mon estomac, mais tant pis : je suis trop fatiguée pour cuisiner.

Avant de rencontrer Nathan, Kilian et Salomé, j'avais pour habitude de faire mes devoirs sur la table blanche en fer forgé de la véranda, mais la verrière s'est dégradée au même rythme que ma santé mentale, si bien que je trouve désormais refuge sur le canapé éclairé par la cheminée – rien ne peut rivaliser avec la chaleur réconfortante émanant de son âtre rougeoyant. Je ne me risque plus à entrer dans cette pièce que pour entretenir les fleurs de Papa. Ma mère s'en occupait quand j'étais petite, mais j'ai pris le relais lorsque l'une d'elles s'est flétrie, persuadée d'y voir une métaphore du départ de mon père.

Maman dit que j'ai la main verte.

Je scrolle sur les réseaux une quinzaine de minutes avant de retourner dans le salon en traînant les pieds. Soudain, mon portable vibre à deux reprises. Je fronce les sourcils, étonnée de recevoir un message. Ça ne peut pas être ma mère – elle m'a déjà rappelé de penser à étendre le linge tout à l'heure.

Alors qui ? Nesrine, la fille timide de ma classe qui m'a passé son cours à plusieurs reprises sans jamais rien me demander en retour, juste par gentillesse ? Ou le CPE, qui a composé l'unique numéro indiqué sur ma fiche de renseignements pour se plaindre de mes absences répétées ?

Raté ! Mon sang ne fait qu'un tour dans mes veines quand je comprends qu'il s'agit de...

Numéro inconnu :

la prochain fois que jte vois
tes morte
 salope

... *Nathan*. Il n'y a que lui pour me menacer et m'insulter de la sorte – comment a-t-il obtenu mon contact ?

Ce constat devrait me glacer d'effroi, mais je ne ressens rien d'autre qu'une colère croissante qui bouillonne au creux de mon ventre et ne demande qu'à se consumer davantage. Je me rends compte que je suis prête à implorer quand mon téléphone m'échappe des mains et s'échoue sur le sol en pierre dans un fracas assourdissant. Je me penche pour le rattraper, quand soudain...

— Bon sang!

... mes deux mains s'enflamment. *Littéralement.*

Je m'éloigne aussitôt de la cheminée, persuadée de m'être brûlée, mais c'est en voyant le coin du tapis s'embraser à mes pieds que je prends conscience que le feu vient de moi. Mes yeux s'écrouillent de stupeur à peine alors que je ne ressens rien... rien de plus qu'un étrange sentiment de bien-être. Pas de peur, pas de douleur : que du soulagement, comme plus tôt dans l'abri. Je me laisse un instant bercer par cette sensation, grisée par ce calme qui semble m'avoir désertée il y a des mois, des années... jusqu'à ce que l'odeur de fumée me ramène à la réalité.

Le manoir est en train de cramer.

Sans que je sache comment ni pourquoi, je suis intimement convaincue d'être l'autrice de cet incendie terrifiant, bien que je n'aie aucune idée de ce que je dois faire pour l'arrêter.

L'alarme installée dans la cuisine se met à sonner, me sortant définitivement de ma torpeur, quand la porte d'entrée s'ouvre à la volée. J'ai tout juste le temps d'apercevoir une paire d'yeux bleu abyssal avant qu'un nuage de fumée n'envahisse le rez-de-chaussée et qu'une série de hurlements complètement incohérents s'échappent de mes lèvres brûlantes. Mon instinct crie *enfin* au danger.

Je me précipite vers la sortie et, dans mon élan, percute quelqu'un.

— Aïe!

Le choc est tellement violent que je suis projetée à terre. Mon crâne heurte l'un des pieds en fer de la table basse. Je sens déjà le sang couler sur ma nuque lorsqu'un faible « merde! » me parvient.

L'instant suivant, une bourrasque aussi puissante que celle de l'arrêt de bus s'élève dans la pièce et balaie tout sur son passage : les bûches de la cheminée, plusieurs livres de la bibliothèque et *toutes* les fenêtres de

la véranda. Seules d'inquiétantes volutes de fumée subsistent après ce coup de vent inattendu.

D'inquiétantes volutes de fumée, et l'homme qui s'est interposé entre les bris de verre échoués partout dans le salon et moi.

Je me plaque contre le mur du fond, ignorant l'angoisse et la confusion qui tambourinent aux portes de mon cœur alors qu'il se tourne dans ma direction, m'envoûtant de ses yeux bleus hypnotiques. Il est drapé d'une immense cape fermée par une broche en... euh... diamant? Oui: ce joyau brille tellement que ça ne peut être que du diamant. Un nuage de cendres virevolte dans son sillage, mais les traits anguleux de l'inconnu et sa taille imposante m'intimident assez pour que je me décale de quelques pas sur la gauche, jusqu'à buter contre une bibliothèque. Même si ma réaction semble l'amuser, il n'avance pas pour autant, se contentant de m'étudier. L'air se suspend entre nous, comme si cette rencontre brutale et irrationnelle était tout à fait sensée. L'intrus a le teint blafard, presque maladif. On dirait que les couleurs qui y luisaient autrefois l'ont déserté voilà des jours, peut-être même des mois. J'observe la mèche brune retombant sagement sur son front tandis qu'il analyse les cernes immenses qui se sont gravés dans ma peau au fil de mes insomnies.

Il ouvre la bouche pour parler, mais il la referme en voyant mes poings se serrer sous l'effet de la peur et de l'adrénaline combinées. Mes poings... Mes poings toujours en feu.

— Non, ce n'est... Ce n'est pas possible!

Ma vue se brouille tout à coup, comme si je prenais enfin conscience de la gravité de la situation.

— Rubis.

Sa voix perce miraculeusement le voile d'obscurité enténébrant mes pensées.

C'est *lui*. L'étranger du lycée.

— Regarde-moi.

Je m'efforce de fixer ses yeux... ses yeux bleus... et j'ignore mon corps tanguant dangereusement vers l'avant, prêt à s'éteindre à tout instant. L'inconnu s'approche tandis que je me raccroche à la lueur d'espoir étincelant au fond de ses prunelles jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'à quelques

TIPHAIN BLEUVEN

centimètres de moi. Ses gestes se font plus doux, plus précautionneux encore lorsqu'il fait virevolter son poignet serti d'un tatouage en forme de croissant de lune près de ma joue – celle contre laquelle Nathan a écrasé sa cigarette – avant de murmurer :

— Je suis... enchanté de te rencontrer.

Il entoure mes mains des siennes et éteint chacun de mes doigts d'un frôlement... d'une caresse... d'un baiser.

Un brasier n'est jamais plus en danger que lorsqu'il
est sur le point de se consumer...



RUBIS

Je n'avais pas remarqué que j'étais hors d'haleine – pour ne pas dire en apnée totale – avant que l'inconnu prononce une nouvelle fois mon prénom, d'une voix grave qui suffit à me ramener à la réalité :

— Rubis.

Ses yeux dévient vers les miens, virant du bleu au noir pendant une infime seconde. Mes joues rougissent, certainement sous l'effet de la chaleur... ou de l'incendie qui ravageait mon salon il y a encore une minute.

— Qui... Qui es-tu ? balbutié-je entre deux respirations saccadées en portant une main à mon cou ensanglanté.

Par chance, la plaie semble superficielle.

L'étranger m'observe un moment avant de s'éloigner, sans prendre la peine de me répondre. Je fixe mes phalanges rougeoyantes, me demandant comment elles ont pu s'embraser de la sorte et comprenant encore moins comment il les a... euh... éteintes ?

— Qui es-tu ? m'obstiné-je.

J'ai beau être bouleversée, cette fois, je ne me contenterai pas d'un silence. Car cette situation n'a aucun sens, et je suis déterminée à lui en trouver. Que vient-il de se passer, exactement ? Comment... Comment me suis-je *enflammée* ? Pourquoi n'ai-je de nouveau ressenti *aucune* douleur ? Ça ne devrait pas être possible... Ça défie toutes les lois de la physique !

— Ta pizza est sûrement carbonisée, à l'heure qu'il est, lâche l'intrus avec une nonchalance affectée.

Je reste stoïque un instant, sidérée par son changement d'attitude, avant de me ruer dans la cuisine. Mon regard parcourt la pièce à la recherche d'un torchon ou d'un gant de cuisson. Je suis à deux doigts de céder à la panique quand sa voix suave m'interpelle :

— Il me semble que tu viens de nous prouver à tous les deux que tu n'en avais pas besoin, Rubis.

Le ton sur lequel il prononce mon prénom, tendre et doux, achève de m'en persuader. Je plaque mes paumes contre la vitre du four,



inconsciente, comme si mon corps lui envoyait sa chaleur. Bon sang! Qu'est-ce qui ne va pas chez moi?

— Tu joues plus facilement avec le feu que tu ne cuisines, on dirait... s'esclaffe l'inconnu en désactivant l'alarme incendie, tout danger semblant momentanément écarté.

Il s'adosse alors au plan de travail le plus proche et réprime un sourire narquois en m'observant balancer la pizza calcinée dans la poubelle. Je le fusille du regard. Je ne sais pas pourquoi je me suis transformée en torche vivante, mais je ne pense pas que me retrouver seule avec un type flippant qui prend un malin plaisir à me narguer m'aide à y voir plus clair.

Même si le manoir serait probablement parti en fumée sans son intervention, oui.

— Va-t'en.

Mon ton vaguement menaçant ne lui fait ni chaud ni froid. Il n'esquisse pas le moindre mouvement quand je m'avance vers lui avec l'air le plus hostile que je puisse afficher, et il a même l'audace de m'offrir un rictus méprisant en observant mes doigts tapoter le vieil égouttoir en porcelaine hérité de ma grand-mère paternelle pour se saisir d'un couteau tout juste aiguisé, tant il est convaincu que je ne réussirai même pas à l'effleurer. C'est sans doute vrai, mais ça ne m'empêchera pas d'essayer.

— Seulement si tu me suis.

Un rire nerveux m'échappe. Le suivre! Pour qu'il me kidnappe et m'intègre à un trafic d'êtres humains, un réseau de mafieux ou que sais-je encore? Ouais, bien sûr!

— Pourquoi je ferais ça?

Les mots s'échappent de mes lèvres dans toute leur insolence, sans que j'aie le temps d'improviser la première étape du plan de fuite qui s'imposera à la seconde où mon instinct de survie me criera de déguerpir.

La porte menant au jardin s'ouvre sous l'effet d'une nouvelle bourrasque. L'inconnu arque un sourcil, étrangement désarçonné. Contrairement à tout à l'heure, il ne semble pas à l'origine de cette rafale inopinée.

Comment...

L'air frais du dehors s'engouffre entre mes lèvres, donnant plus d'amplitude à mes paroles. Ses iris virent de nouveau au noir alors que mes

membres me paraissent transis tout à coup, pris au piège d'un engourdissement profond. Une part de mes pensées me rappelle que je ne suis pas en sécurité ici, seule avec lui, mais je ne m'enfuis pas pour autant.

— Parce que je t'ai sauvée, rappelle-t-il avec malice.

Je le dévisage sans déguiser ni ma peur ni l'animosité croissante que j'éprouve à son égard.

Ses joues se colorent de rouge, ses mâchoires se contractent et les muscles de son cou se tendent un à un. Quand il amorce un pas dans ma direction, je déglutis, mais je ne me démonte pas pour autant et toise son col lavallière anthracite et son pantalon en velours aussi noir que la nuit. Bon sang, qui est-il? Je ne connais aucun jeune de notre âge s'habillant ainsi – à mon grand regret.

— Deux fois, précise-t-il.

Mes yeux ne m'ont donc pas joué des tours: c'était bien lui qui se trouvait près de l'abri de bus. Lui qui m'a protégée de la fureur de Nathan, oui, mais lui qui... lui qui a manqué de le *tuer*... et qui aurait donc pu faire de moi un dommage collatéral!

— Va-t'en, répété-je, implacable.

Peu importe si ses intentions sont louables ou non. Peu importe qu'il m'ait... aidée. Il empeste le danger, et je refuse de le laisser m'intoxiquer avec ses paroles méprisantes aussi bien qu'avec ses gestes tendres. Je n'apprécie pas ceux qui se plaisent à souffler le chaud et le froid sans se soucier des brûlures qu'ils infligent à leurs victimes.

— Pour que tu remettes le feu à ta maison? Il vaudrait mieux éviter, tu ne crois pas?

— Je n'y suis pour rien! protesté-je en m'avançant vers lui, furibonde.

Ma ballerine bute sur un éclat de verre qui a glissé jusqu'au frigo et je chancelle, manquant de me cogner la tête contre le coin de l'îlot de cuisine. L'intrus étouffe un rire en me rattrapant maladroitement. Je le fusille du regard, loin d'être décontenancée par la soudaine proximité qui s'est installée entre nous.

— Je n'ai pas besoin de toi.

— Manifestement pas, raille-t-il.

Sa grimace ne m'échappe pas.

ESMANTIUM – LE PALAIS D'OPALE

— Si tu ne pars pas maintenant, j'appelle la police, le menacé-je.
Cette mascarade n'a que trop duré.

— Pour leur annoncer quoi, au juste? Que tu as été victime d'un cambrioleur aux pulsions pyromanes?

Un soupir m'échappe. Je n'aurais jamais osé défier Nathan ou ses sbires de la sorte. Pourtant, je n'ai aucun mal à m'accrocher aux iris fuyants de l'inconnu, et encore moins à répliquer:

— Par exemple.

— Autant te dénoncer tout de suite, dans ce cas.

L'incertitude doit se lire dans mes yeux voilés car pour la première fois, il juge utile de préciser:

— C'est *toi* qui t'es embrasée. Toi, et personne d'autre.

Je sais qu'il dit la vérité. Je l'ai *senti* et – pire encore – je n'ai pas réussi à arrêter les flammes qui léchaient ma peau avant de s'échouer en cascade sur le tapis du salon. Pas seulement par ignorance, mais par manque de volonté. Parce que j'ai *aimé* la sensation de puissance qui m'a envahie. Parce que pendant un instant au moins, j'étais persuadée que plus rien ni personne ne serait en mesure de me blesser.

— Mais tu en as conscience, devine-t-il. Tu préfères juste rejeter la faute sur moi.

Je pique un fard face à sa moue accusatrice, plus honteuse que j'aimerais l'admettre.

— Le mensonge ne te sied pas, Rubis.

Son poignet tournoie devant ma mine déconfite. Je fixe les bagues qui ornent ses doigts, ébahie. Elles semblent avoir été ciselées dans le plus pur des métaux et sont dotées de pierres de différentes natures.

— Peut-être n'es-tu pas encore prête, marmonne-t-il, l'air songeur. Peut-être ne le seras-tu jamais...

Je bouillonne intérieurement, interprétant sa remarque comme un nouveau défi à relever.

Prête pour *quoi*, exactement?

Il suspend son geste et m'observe en silence. Mes poumons se compriment sous l'intensité de son regard ténébreux, incapables de saisir



un souffle d'air; je suffoque, j'ai... J'ai la sensation qu'il a aspiré jusqu'au dernier atome d'oxygène encore présent dans la pièce.

— Tu finiras par l'apprendre... tranche-t-il d'un ton incertain en se détournant de moi. Mais pas aujourd'hui.

— *Quand*, alors?

Ces mots sonnent comme une supplique à mes propres oreilles.

Il se retourne et fronce les sourcils, déconcerté par ma réaction excessive.

— Bientôt. Bientôt, c'est certain.

J'ignore pourquoi, mais sa déclaration me rassérène assez pour que mon corps se remette à fonctionner correctement. Comme s'il s'était mis sur pause durant ma rencontre fortuite avec cet inconnu, ne répondant à aucune autre règle physique que celle régissant notre entrevue illicite.

— Bonne chance pour tout nettoyer, glisse-t-il en partant.

Je le gratifie d'un faible hochement de tête tandis qu'il franchit le pas de la porte menant au jardin, incapable de faire taire la cacophonie abrutissant mes pensées, avant de prendre conscience qu'il s'en va, qu'il s'en va *vraiment*. Pourtant, je n'ai toujours pas la moindre idée de ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Attends! Comment...

Je m'interromps en constatant que je n'ai pas de réelle question à formuler. C'est contradictoire, mais je veux juste... Je veux juste le contraindre à rester encore un peu avec moi.

Lorsqu'il pivote sur lui-même, je me raccroche à ses yeux redevenus bleus, y retrouvant la sincérité hypnotique de celui qui m'a secourue aux abords du lycée.

— Comment tu t'appelles? demandé-je finalement.

Nous sommes séparés de plusieurs mètres, mais je perçois très distinctement son soupir, comme si je m'étais résolue à l'interroger sur le pire sujet possible.

— Ne ris pas.

La sensation de puissance qui émane de lui est telle qu'il m'attire irrémédiablement, me faisant éprouver un désir bien plus intense que ma répulsion première.

— Pourquoi... Pourquoi je ferais ça?

ESMANTIUM – LE PALAIS D'OPALE

Il serpente entre les brins d'herbe qui mènent au portail avant de lâcher par-dessus son épaule :

— Gauthier.

Je ne m'esclaffe pas. Pas ici, pas maintenant, pas alors qu'il me jette un ultime regard plein de reconnaissance semblable à un adieu tandis que je pressens avec une certitude plus absolue encore que nous serons amenés à nous revoir.

« Bientôt. »

Parce que c'est une évidence : *Gauthier* et moi avons beau ne pas nous trouver au même chapitre de notre vie, voire carrément parcourir un livre différent, j'ai l'intime et déroutante conviction que c'est écrit... quelque part.

Reste à déterminer où.

Quand.

Et comment.